



Les filetières sortent leurs guéridons sur le pas de la porte. Voilà près d'un demi-siècle que le métier a disparu, mais le savoir-faire a été préservé, car d'anciennes ouvrières l'ont transmis à leurs filles qui le maintiennent pour les générations suivantes. Certes, le travail ne procure plus un revenu au foyer, les séances d'entraînement offrent surtout de belles occasions de se retrouver entre femmes, papoter de tout et de rien, refaire le monde au goût du moment.

— Alors, la Belle, quoi de neuf ? demande Michèle qui accueille sa collègue.

La Belle n'a pas le moral, les actualités du midi lui ont apporté des nouvelles qu'elle n'a pas digérées, sa mine est grave, le sourire la déserte.

— Si tu veux mon avis, on est foutus, bougonne-t-elle.

Michèle, prise dans l'instant présent, se lance dans un plaidoyer sans appel :

— On relève un savoir-faire disparu, on est les seules à le pratiquer, on nous réclame partout. Bon d'accord, c'est parce que les vieilleries surannées sont à la mode chez les bobos et les urbains « en quête de vérité »... Et toi, tu te plains ?

La Belle plante son guéridon près de celui de son amie, l'immobilise avec son talon et s'assoit lourdement :

— Pour ça, ça va, tu as raison... Mais pour le reste, tout le reste, je te dis qu'on est foutus.

— En voilà un accueil, rétorque la rouquine qui rejoint l'équipe et qui n'a entendu que la dernière remarque. Qu'est-ce qui se passe pour qu'on soit foutus ?

Les trois guéridons installés côte à côte profitent de la même lumière ; le « bonhomme » dressé au centre retient le fond du filet et les mailles commencent à s'enchaîner, s'élargissent et forment un triangle avec régularité.

— Ce midi, à la télé, ils parlaient de la peinture au plomb, gémit la Belle. Autrefois, y avait que ça et nos anciens en mettaient partout.

— Eh bien, c'était dans le temps... t'as pas à t'en faire.

Baissant les yeux, la Belle étrangle sa voix :

— Quand je suis née, y a soixante-quatre ans, mon père a peint ma chambre en rose, parce que j'étais une fille... il a peint, vous m'entendez ?... Je suis sûre qu'y avait du plomb dans sa peinture... dès que j'étais gamine, j'étais empoisonnée.

Un silence brutal suspend le débat.

— Bah, dis-toi aussi qu'il t'a mis du plomb dans la tête, lâche la rouquine avec l'espoir de dérider sa voisine.

Mais celle-ci répond par une mine de désapprobation.

— Et moi, mon père, il a collé du papier peint quand j'avais une dizaine d'années. Qu'est-ce qui te dit que les colorants, les fixateurs, la colle et tout le tintouin, ils étaient pas fabriqués avec des machins chimiques ? Et la moquette, c'était un nid à acariens, à tous les coups, et j'en suis pas morte.

Les compagnes suspendent leurs mouvements. L'idée lancée à la volée traverse leurs souvenirs et les laissent pantoises.

— Maintenant que tu le dis, moi aussi, s'étonne Michèle.

— Quand je vous dis qu'on est foutus... se lamente la Belle.

Un nuage de méditation profonde interrompt la danse des navettes ; la production de filets et l'entraînement à la pratique laissent place à l'introspection : si les plus sombres présages de l'apocalypse venaient à se vérifier ?

Espérant trouver un sujet rassurant, la rouquine se creuse la cervelle :

— Et l'amiante ? Y en a plus désormais, on la repère et on la chasse de partout, on est sauvés...

— Tu fais bien d'en parler, coupe la Belle ; chez maman, les gants pour sortir les plats du four étaient fabriqués avec ça. Même mes mains sont contaminées...

— Pas de sa faute à ta mère, c'était à la mode, tout le monde en avait en ce temps-là, surenchérit Michèle.

— Sans compter les tôles ondulées sur les garages et les bâtiments. On nous disait que c'était plus facile à poser, plus solide en durée, que les plaques ne rouillaient pas et qu'elles étaient plus résistantes au soleil. Et de l'amiante par ci, de l'amiante par là... Quand je vous dis qu'on est foutus.

La Belle pose sa navette sur les genoux et cherche un mouchoir dans la poche centrale du tablier qui rappelle aux femmes, les jours de franche rigolade, leurs allures de kangourou. Aujourd'hui, les larmes montent aux yeux et l'air badin adopté par les deux commères n'a pour seul effet que d'accroître la certitude de la pleignarde :

— Tiens, tu n'as qu'à penser aux garçons, suggère la rouquine en serrant son amie contre son épaule. D'accord, y avait du plomb, des acariens et de l'amiante. Mais nos copains étaient bien en chair et en os, eux. Et qu'est-ce qu'on en a profité. Pense plutôt à ton Jacques, quand tu l'as connu...

— Quand je l'ai connu, il fumait pas, tranche la pleureuse d'un ton sec. Et puis il a été soldat. Quand il est revenu, il clopait pire qu'un sapeur. Parce qu'à l'armée, ils lui ont donné des cigarettes gratis. Pas des trafiquants illégaux, l'État lui-même. Mon Jacques, il a pris l'habitude et il en est mort d'un cancer...

La rouquine l'ignorait, son exemple amoureux était mal choisi. Michèle, par de larges moulinés expressifs, indique qu'il lui semble plus approprié de se taire et de s'entraîner à l'ouvrage en silence. Motus et bouche cousue, le jour n'est pas à la conversation.

De son côté, la Belle rumine, cogite, se morfond : plus on lui parle du passé, plus elle lui trouve des griefs et se plaint de sa mauvaiseté et de sa trahison.

Deux des filetières ajoutent des mailles ; à chaque rang, elles enlacent un nouveau nœud à la bande et le filet s'élargit comme par magie. Elles surveillent le nombre de rangs et le nombre de mailles, guettant la moindre erreur dans le maillage. Elles ont appris la précaution des anciennes et rien, pas même le moral en berne de la Belle, ne pardonnerait un manque d'attention.

Travailler ainsi, comme des bonnes sœurs au couvent, rend le travail triste et monotone. Michèle déteste rester plus de trois rangs sans dire un mot ; elle en a d'autant plus envie qu'elle se sent fautive de laisser sa copine dans la peine :

— Quand j'étais gamine, ce que je préférais, c'était le lait qu'on allait chercher à la ferme. Je me souviens du broc en fer avec sa poignée en bois, du clapet au fond de la casserole où maman faisait bouillir le lait avant de le boire. Et surtout de la crème épaisse que j'adorais manger quand elle avait refroidi. Pas de la crème comme on en trouve dans les pots de supermarché, blanc cassé et insipide. Un vrai régal, je la bouffais comme un désert, toute seule, même pas de sucre, avec le goût naturel.

La rouquine a suspendu le va-et-vient de sa navette et écoute son amie rêver à haute voix. Elle n'a pas connu ce genre d'expérience et a le sentiment que Michèle se délecte de son souvenir.

— Un produit mal stérilisé, avec un résidu hyper-calorique à te filer un cholestérol d'enfer, conclut la Belle le regard figé comme un militaire au garde-à-vous rendant les derniers honneurs. Pas une diététicienne le permettrait de nos jours...

Michèle est meurtrie : la mauvaise humeur à cause du journal télévisé, ça passe ; mais lui reprocher la gourmandise de son enfance, elle ne supporte pas. Son amertume déborde en un torrent furieux :

— J'en suis pas morte. Pourtant j'en ai bouffé plus d'un pot. Les diététiciennes, elles te privent des anticorps par leurs conseils subventionnés par les laboratoires qui te gavent de médicaments.

— Et les légumes du jardin ? lance-t-elle sans même respirer. Tu vas me dire aussi que les pucerons pissaient dessus, que les limaces bavaient sur les salades ou que ton chat crottait entre les rangs, peut-être ?

La Belle se frotte les yeux et le front, écoutant à peine les propos de son amie devenue presque une adversaire.

Après quelques instants de souffles saccadés :

— Si ton père cultivait comme le mien, ça ne devait pas manquer d'engrais au pied et de désherbant entre les allées. Ils étaient beaux et bons tes légumes, mais c'était surtout le droguiste qui faisait de sacrées affaires. Écoute-moi bien, ils l'ont dit aussi à la télé : des chercheurs ont analysé les cheveux de gens en ville et de gens à la campagne... Des gens comme nous. Eh bien, avec tous les produits qui traînent dans l'air, c'est moins bon de vivre ici que dans les rues bondées.

Et croyant enfonce le clou :

— Ça t'en bouche un coin ?

La rouquine a suivi ce fleuret moucheté sans perdre un mot. Elle voit que ses deux aînées sont prêtes à s'étriper. L'atmosphère est tendue, il est grand temps de passer à autre chose, sinon le groupe va vers le clash et le métier qu'elles prétendent perpétuer va s'éteindre à tout jamais, à cause d'elles-mêmes :

— Tu devais m'apprendre la maille torse, demande-t-elle à la Belle avec le vœu de calmer le jeu.

La monitrice respire encore avec tension, avant d'inspirer une large bouffée d'air et de l'expulser en un violent jet :

— Je me sens pas la force, excuse-moi. J'ai pas le moral aujourd'hui. On s'engueule pour des bêtises et je m'énerve pour des conneries... mais quand tu penses qu'il y en a même qui reprochent aux vaches de péter et de percer la couche d'ozone. Comme si la faillite des paysans ne suffisait pas, on les rend responsables de leur bétail qui fait rien que du naturel.

— Et si y a plus de vaches, coupe Michèle, qui c'est qui va regarder passer les trains ? C'est toute une civilisation qui va foutre le camp.

La répartie permet aux trois copines de se retrouver dans un même éclat de rire.

Elles posent leur ouvrage et se lèvent pour s'embrasser dans un élan de complicité retrouvée.

— Je suis sûre qu'il y a un point où on sera d'accord, s'aventure Michèle : comme disait la rouquine tout à l'heure, ce sont les garçons quand on avait la vingtaine. Pas de problème en ce temps-là, on les connaissait bien, nos lascars. Pas question de SIDA et des autres cochonneries, pas besoin de se protéger, surtout que nos Don Juan de campagne couraient pas deux lièvres à la fois, ils étaient déjà fiers d'avoir levé une donzelle...

— Qu'est-ce que tu racontes ? s'étonne la Belle.

— Fais pas l'innocente, s'amuse l'hôtesse du groupe. T'as fait comme tout le monde : mariée en blanc pour la famille et le curé, mais la nuit de noces t'a pas appris grand-chose. On craignait rien des garçons, on parlait pas de capotes ou de préservatifs, ils étaient sans danger...

— Tu parles pour toi. Ma sœur, elle, s'est retrouvée enceinte à cause d'Alain.

L'argument fait mouche, l'ambiance de l'époque revient avec toute la rigueur et la mauvaise foi, quelque peu écartées :

— Pas de pilule, pas d'avortement et un gamin sur les bras. Pour le restant de ses jours. Surtout que le Alain, il s'était engagé avec la Maryse et qu'il a laissé tomber ma frangine.

Décidément la Belle est de mauvais poil, rien ne lui plaît, tout la déçoit. Elle semble plus coincée qu'une vieille fille le jour de son dépucelage ; c'est ce que songe Michèle, qui n'ose toutefois pas le dire, elle préfère attendre que la mal-lunée lance un sujet sur lequel elle la laissera vomir à loisir.

Plusieurs minutes s'égrènent avant que le vœu de Michèle soit exaucé :

— Plutôt que continuer à vivre avec tous ces poisons, je vais faire comme les bonnes femmes de la pub : suivre un régime amaigrissant.

Imitant des voix mielleuses, elle poursuit son idée :

— J'ai perdu trois kilos en huit jours. J'ai perdu vingt kilos en trois mois...

Et dans une intonation colérique :

— Mais ma connerie n'a pas perdu un gramme.

Puis dans un reste de sanglot :

— Quitte à en crever, autant pas être trop lourde pour les croque-morts. Je pense aux autres, moi.

La rouquine tente de la suivre sur le même chemin :

— Tu peux commencer par la margarine qui baisse le cholestérol, avec moins de sel et tout un tas d'oméga. Ou la crème légère qui affine la ligne, à croire qu'en la bouffant, ça te purge.

Dans un râle continu, la Belle sombre de plus en plus dans la désolation :

— Tiens, puisque c'est devenu ringard et que la pub n'a plus le droit de vanter l'alcool, je vais me fiche à boire. Être foutue, autant être vieux jeu. On pourra pas dire que j'ai écouté les sornettes de bien-pensants ou des politiquement corrects...

— À boire, s'exclament en chœur les deux copines scandalisées d'une telle idée.

Les yeux rivés sur l'horizon, la pleurnicharde se mue en philosophe :

— Les avions polluent les airs, les paquebots souillent les océans, les bagnoles percent la couche d'ozone et même les satellites transforment l'espace en déchetterie... Où est le paradis qu'on nous a promis ? Y a plus un mètre carré propre, sur la Terre comme au Ciel.

Michèle et la rouquine n'en croient pas leurs oreilles : la lamentation s'est transformée en sermon. Les yeux écarquillés, elles restent bouche bée, tétanisées, figées, chloroformées, statufiées.

— Le seul choix qui nous reste, sanctionne la penseuse pessimiste, c'est d'ingurgiter leurs saloperies ou de se désinfecter comme faisaient nos anciens, en picolant. Cul sec. Boire ou subir, il faut choisir. Et regardez bien : vous trouverez pas un marketeur pour lancer le slogan, eux-mêmes sont déjà formatés.